

**www.e-rara.ch**

**Le nouveau Robinson, pour servir à l'amusement et à l'instruction des  
enfants**

**Campe, Joachim Heinrich**

**Berne, 1794**

**Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM**

Shelf Mark: HR CAM 9

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-12468>

Douzieme soirée.

---

**www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

*Robinson ! s'écrierent après cela quelques-uns en soupirant ; Dieu soit loué ! dirent les autres , de ce que le voilà délivré de toutes ses souffrances ! & ainsi la compagnie se sépara ce soir-là d'une maniere plus tranquille & faisant plus de réflexions que de coutume.*

## DOUZIEME SOIRÉE.

CHARLOT.

MON petit Papa, que nous raconteras-tu ce soir?

LE PERE.

Vous me paroissez tous , mes chers Enfans , lire dans mon air que je me dispose à vous faire quelque récit aussi instructif qu'amusant : vous ne vous trompez point. Puisque nous voici tous rassemblés sous cet arbre , pendant que nous travaillerons à nos corbeilles pour nous exercer dans l'art du vannier , je vous raconterai les aventures de *Robinson*. — Vous voilà tous bien surpris.

CHARLOT.

Eh ! mais *Robinson* est mort.

JEAN.

Doucement , Charlot ; il pourroit bien en être revenu : ne te souviens-tu pas que déjà une fois nous l'avons cru mort ? Cependant il vivoit encore.

## L E P E R E.

Nous avons laissé *Robinson*, après ses convulsions, la tête penchée, évanoui, sans connoissance, & pour ainsi dire, plus près de la mort que de la vie. Il revint cependant de cette espèce de léthargie, & recouvra le sentiment & la connoissance.

## T O U S.

Ah bon ! c'est bien ! — nous sommes tous charmés qu'il ne soit pas mort !

## L E P E R E.

C'est par un profond soupir qu'il recommence à respirer. Il ouvre les yeux, porte ses regards autour de lui, pour reconnoître le lieu où il est. Dans cet instant, il doute de son existence : mais ce doute bientôt dissipé, il s'attriste : dans sa situation, il auroit préféré la mort à la vie.

Il se sent très-foible, mais il n'éprouve aucune douleur incommode. A la chaleur brûlante qui le consumoit, a succédé une sueur bénigne & universelle : pour l'entretenir, il se couvre & se recouvre de peaux : dans cette situation, une demi-heure n'étoit pas encore écoulée, qu'il se trouva très-soulagé.

Mais bientôt une soif ardente lui fit vivement sentir le besoin de l'étancher. L'eau qui lui restoit n'étoit plus buvable : heureusement il se rappelle ses citrons. Dans sa foiblesse, il en porta un à la bouche, eut de la peine à l'entamer ; mais après en

avoir sucé le jus, il se sentit rafraîchi & désaltéré. Ensuite il se livra, sans cesser de transpirer, à un sommeil doux, qui dura jusqu'au lever du soleil.

Combien le sentiment présent de son existence lui parut agréable, comparé aux douleurs qu'il avoit ressenties le jour précédent ! La violence du mal étoit entièrement calmée : il ne lui restoit de sa maladie qu'une grande foiblesse. Il sentit déjà revenir son appétit ; il prit une pomme de terre rôtie, arrosée de jus de citron, pour la rendre moins fade & plus rafraîchissante.

Depuis deux jours il n'avoit fait nulle attention à ses Lamas ; maintenant ils lui offrent un spectacle touchant ; ils étoient couchés à ses pieds, quelques-uns d'entr'eux le regardoient & sembloient s'informer s'il n'étoit pas encore rétabli. Ces animaux, heureusement, de même que les chameaux, peuvent se passer de boire pendant plusieurs jours : sans cela, ils se fussent trouvés en bien mauvais état, n'ayant point été abreuvés depuis deux jours : d'ailleurs *Robinson* étant encore trop foible pour se lever & aller leur puiser de l'eau, ils devoient encore en être privés pour quelque tems.

La plus âgée des Lamas s'étant approchée de lui & mise à sa portée, il employa son peu de forces à la traire, pour qu'elle ne perdît son lait : ce lait, fraîchement trait, aida sans doute à la

convalescence de *Robinson*, puisqu'après en avoir usé il se trouva mieux.

Là-dessus il s'endormit, eut un sommeil tranquille, & ne s'éveilla qu'au coucher du soleil. Il s'aperçut que son appétit augmentoit ; il le satisfit encore avec quelques pommes de terre arrosées de jus de citron, puis il se rendormit.

Ce sommeil suivi & tranquille, & son bon tempérament, contribuerent avec une telle efficacité au rétablissement de ses forces, que dès le lendemain matin il put déjà se lever & essayer de faire quelques pas, quoique chancelans.

Il se traîne hors de sa grotte jusques dans son espèce de cour. Là, il lève les yeux au ciel ; quelques rayons du soleil levant, échappés entre le feuillage des arbres voisins, frappent agréablement sa face & le raniment par une douce chaleur ; il croit se sentir renaître, & s'écrie :  
" Source éternelle de la vie ! Dieu de mon cœur !  
graces immortelles te soient rendues pour celle que tu me fais de contempler encore une fois l'astre éclatant du jour, & par sa lumière les œuvres merveilleuses de tes mains ! reçois mes actions de grâces de ce que tu ne m'as point abandonné quand tout m'abandonnoit ; de ce que tu m'as de nouveau rendu à la vie, sans doute pour que j'aie plus de tems à consacrer à mon amendement, & que je ne laisse pas échapper un

instant des jours qui me restent à vivre, sans avancer cet ouvrage, seul important, afin d'être trouvé, à toute heure, prêt à prendre mon essor vers le lieu de la destination éternelle de l'homme, où chacun recevra le prix soit de ses bonnes, soit de ses mauvaises actions."

De ces élancemens de son ame vers le Créateur, il passa naturellement à l'admiration des créatures. Ses regards se portoient tantôt sur l'immensité de la voûte azurée du ciel, tantôt sur la fraîche & riante verdure des arbres & arbustes parfemés des perles de la rosée : tantôt sur ses chers Lamas qui, en s'atroupant autour de lui, sembloient vouloir le caresser & lui marquer leur joie. Dans une douce émotion, pareille à celle d'un voyageur, qui après une longue absence rentreroit dans le sein de sa famille chérie, son cœur touché & comme inondé des sentimens les plus tendres qui cherchoient à s'épancher, lui fit verser des larmes délicieuses de joie.

L'avantage de pouvoir prendre l'air, l'usage d'un mélange d'eau fraîche & de lait, la sérénité de son ame, concoururent à son parfait rétablissement. En peu de jours il recouvra toutes ses forces & se trouva en état de reprendre ses occupations.

Il alla d'abord examiner sa vaisselle de terre nouvellement fabriquée, pour savoir comment elle avoit réussi. Dès qu'il eut ouvert le four,

quelle agréable surprise ! tous ses vases étoient aussi bien vernissés que s'ils eussent été l'ouvrage d'un potier expérimenté. Tout entier à la joie de son heureux succès, il n'en apperçoit pas encore le peu d'utilité ; il oublie qu'il lui manque du feu. Quand ensuite cette idée se présenta, immobile & la tête baissée, il fixa les yeux tantôt sur son vase, tantôt sur son foyer, & poussa enfin un profond soupir.

Cependant il fut cette fois modérer son chagrin, & le contenir dans de justes bornes. “ La même bonne Providence, se dit-il à lui-même, qui t'avoit ci-devant pourvu de feu, a toujours en main plus d'un moyen de t'en pourvoir encore ; & tu n'en feras point privé, si elle le juge convenable.” De plus, il étoit maintenant déjà instruit qu'il n'avoit point à se précautionner contre les frimats de l'hiver : & quoiqu'il fût accoutumé dès sa jeunesse à se nourrir de viande, il espéroit pouvoir, sans inconvénient, en être privé, & vivre de fruits & du lait de ses Lamas.

CHARLOT.

Eh ! il auroit dû prendre encore pour aliment de la viande fumée ; il n'auroit pas été nécessaire de la faire cuire.

LE PÈRE.

Cela est vrai : mais avec quoi auroit-il fumé de la viande ?

C H A R L O T.

Ah , voilà ! je n'y pensois pas.

L E P E R E.

Cependant il n'eut point de regret d'avoir fait des pots ; il pouvoit au moins y déposer son lait : il destina même le plus grand à un usage singulier.

J E A N.

A quel usage ?

L E P E R E.

Il imagina que si ses pommes de terre étoient assaisonnées avec un peu de beurre , elles n'en feroient que plus de son goût.

T H É O P H I L E.

Je le crois.

L E P E R E.

Dans l'impossibilité de faire une baratte de bois, il voulut essayer s'il ne pourroit point battre du beurre dans un grand pot de terre. Il amassa donc autant de crème qu'il crut en avoir besoin : il fit aussi un petit disque de bois, qu'il perça au centre pour y assujettir un bâton : il donna à cet instrument , plongé dans le pot où étoit sa crème , un mouvement non interrompu de bas en haut & de haut en bas , jusqu'à ce que le babeurre fut enfin séparé du beurre ; il lava aussi-tôt celui-ci dans de l'eau fraîche & pure , & le pétrit ensuite avec un peu de sel.

Le voilà, de-rechef, venu heureusement à bout

de son dessein : mais au même instant où il alloit  
jouir du fruit de son assiduité & de son industrie,  
il se rappelle qu'il devoit renoncer aux pommes de  
terre, faute de feu pour les rôtir; ce qui, dans la  
chaleur & la vivacité de l'exécution de son entre-  
prise, ne s'étoit nullement présenté à son esprit.  
Il a du beurre, mais il ne peut en faire usage;  
il le regarde, il le desire, il le rebute, il s'attriste.  
Déçu de son espérance, il se retrouve à sa pre-  
mière place, exposé à manquer de tout. A la vé-  
rité les huîtres, le lait, les cocos, & la viande  
crue ou mortifiée, pouvoient lui servir d'alimens;  
mais étoit-il certain qu'aucun accident ne lui ôte-  
roit ces ressources? Et ce qu'il y avoit de plus  
déplorable, c'est qu'il ne pouvoit imaginer aucun  
moyen d'assurer ou d'améliorer son triste sort.

Maintenant qu'entreprendra-t-il? Tout ce dont  
ses mains dépourvues d'instrumens étoient capa-  
bles, il l'a déjà exécuté; & il lui semble qu'il ne  
lui reste plus qu'à passer le reste de sa vie dans  
l'oïveté & le sommeil. Destinée affreuse qu'il ne  
peut envisager! il s'étoit déjà fait une telle habi-  
tude du travail, qu'il ne pouvoit plus vivre sans  
donner son tems à quelque occupation utile. Dans  
la suite il répétoit souvent qu'il étoit principale-  
ment redevable de la réformation des vices de  
son cœur à cette seule circonstance, d'avoir été  
contraint dans sa solitude & privé de tout secours,

de pourvoir lui seul à tous ses besoins par un travail assidu ; & il ajoutoit : *L'assiduité au travail est la mère d'une foule de vertus , comme une paresse habituelle est la source de tous les vices.*

J E A N.

Il avoit bien raison : quand on est désœuvré, il vient en tête que des polissonneries.

L E P E R E.

Précisément ! & c'est la raison pour laquelle on conseille aux jeunes gens de s'aécoutumer de bonne heure au travail : ce qu'on est de préférence dans sa jeunesse , on l'est ordinairement toute sa vie , paresseux ou appliqué , expéditif ou lent , vertueux ou méchant.

N I C O L A S.

Voilà ce que nous devons nous appliquer !

L E P E R E.

Faites cela , mes Enfants , & conduisez-vous en conséquence , vous ne vous en repentirez jamais. Notre infortuné *Robinson* se tourna & retourna de tous côtés , pour chercher ce qu'il pourroit entreprendre , afin d'échapper à l'oïseté. Enfin il trouva un objet d'occupation. Imaginez-vous bien ce que c'étoit ?

J E A N.

Pour moi , à sa place , je fais bien ce que j'aurois fait !

L E

LE PÈRE.

Oui ! communique-nous donc ton idée ?

JEAN.

J'aurois entrepris de tanner des peaux de Lamas, afin de ne pas souffrir de leur rudesse en m'en couvrant : d'ailleurs leur poil devoit être fort incommode, dans un pays où les chaleurs sont si excessives.

LE PÈRE.

Voyons, comment t'y ferois-tu pris ?

JEAN.

Oh ! je fais bien comment les tanneurs s'y prennent ; nous avons été plus d'une fois les voir travailler.

LE PÈRE.

Eh bien !

JEAN.

D'abord ils mettent & laissent tremper les peaux crues dans l'eau, pendant quelques jours : de-là ils les portent sur le *chevalet* ; ils passent & repassent le *râcloir* dessus, pour exprimer l'eau & repassent les peaux sur le *râcloir* pour les garantir de la fraîcheur de l'air : c'est ce qu'ils appellent *faire suer les peaux* : en effet elles suent dans cet état, il en sort une vapeur sensible. Ainsi préparées, l'on peut les dépouiller de leur poil ; ce qui s'exécute avec le *râcloir*. Après cette opération, ils mettent les peaux dans ce

qu'ils nomment le *plain*, composé de levain, d'écorce de bouleau & d'une sauce aigre d'écorce de chêne : enfin ils les déposent dans la cuve, où ils les arrosent d'une sauce faite aussi d'écorce de chêne, & d'où ils les retirent pour achever de les *corroyer* ou *habiller*, en un mot, pour les finir.

LE PERE.

Fort bien, mon petit Ami ! mais te souviens-tu aussi à quel usage on destine les peaux préparées de la sorte par les tanneurs ?

J E A N.

Oui bien ; on en fait des souliers, des bottes, des harnois, & beaucoup d'autres choses.

L E P E R E.

Et beaucoup d'autres choses pour lesquelles il ne faut pas, sans doute, des peaux aussi souples que celles dont on fait, par exemple, des gants, quelquefois des bas.

J E A N.

Oh non !

L E P E R E.

Qui est-ce donc qui prépare celles-ci ?

J E A N.

C'est le mégissier ; mais son atelier nous est encore inconnu.

L E P E R E.

*Robinson* étoit dans le même cas à-peu-près : il n'avoit jamais visité l'atelier soit du tanneur,

soit du mégissier ; par conséquent il ne pouvoit essayer d'imiter ni l'un ni l'autre.

D I D I E R.

Comment s'y prend donc le mégissier ?

L E P E R E.

Il s'y prend d'abord comme le tanneur, excepté que ce n'est ni dans le tan, ni dans la chaux (car les tanneurs se servent aussi de cette dernière) qu'il laisse macérer ses peaux ; mais pour cet effet, il se sert d'eau chaude avec du son de froment & du levain, ensuite d'une lessive de cendres ; mais nous irons le voir travailler un de ces jours.

J E A N.

Eût il connu tous ces procédés comme un mégissier même, il ne pouvoit rien entreprendre de pareil, faute de son & de levain.

L E P E R E.

Sans doute : il falloit donc bien qu'il y renonçât.

N I C O L A S.

Mais de quoi avoit-il donc résolu de s'occuper ?

L E P E R E.

Il méditoit nuit & jour pour savoir s'il ne lui seroit pas possible de construire un petit bateau.

J E A N.

Qu'en prétendoit-il faire ?

L E P E R E.

Ce qu'il en prétendoit faire ? Tenter, par son moyen, de retourner chez ses semblables, & de

s'affranchir de sa solitude forcée, qui lui étoit devenue plus triste depuis qu'il étoit privé de feu. Il avoit des raisons pour conjecturer que le continent de l'Amérique n'étoit pas éloigné ; & il étoit décidé , pourvu qu'il eut un canot, quelque léger qu'il put être , d'affronter tout péril , pour aborder , s'il étoit possible , à ce continent. Tout occupé de cette idée , il se hâta un jour de sortir, pour chercher & choisir un arbre dont, en le creusant, il put faire l'esquif si désiré. Parcourant dans ce dessein quelques endroits de l'Isle où il n'avoit point encore été , il observa , chemin faisant, plusieurs plantes qui lui étoient inconnues , & dont il résolut de faire des épreuves, pour savoir si elles ne pourroient pas lui servir d'alimens. Il trouva entr'autres quelques tiges de *bled d'Inde* , ou de *maïs* , que nous nommons bled de Turquie.

N I C O L A S.

Ah ! de la même espèce que celle dont j'ai quelques plantes dans mon jardin ?

L E P E R E.

Précisément ! Il admira la grandeur des têtes, ou , pour mieux dire , des épis , sur chacun desquels il compta plus de deux cents gros grains, ferrés les uns contre les autres , & qui ressembloient à des grains de corail. Il ne douta point qu'on n'en pût faire quelque mêts & même du pain. Mais comment moudre ce grain ? comment

séparer la farine du son ? comment en faire du pain ou un mets quelconque sans le secours du feu ? Non-obstant toutes ces considérations, il en emporta quelques épis, dans le dessein d'en semer les grains. Que fais-je, disoit-il en lui-même, si dans la suite je n'en retirerai pas quelque utilité ?

Un peu plus loin il découvrit un arbre fruitier, d'une espèce toute nouvelle pour lui. A cet arbre pendoient de grosses gouffes ; il en ouvrit une, & y trouva une soixantaine d'amandes d'une espèce singulière : quoiqu'elles ne lui parussent pas fort agréables au goût, il mit cependant dans sa gibbecière une d'entre celles de ces gouffes qui lui semblerent les plus mûres.

J E A N.

Mais quel fruit pouvoit-ce être ?

L E P È R E.

C'étoient des amandes de cacao dont on fait le chocolat.

N I C O L A S.

Ah ! il pourra désormais prendre du chocolat !

L E P È R E.

Pas si-tôt. D'abord il ignore qu'il possède du cacao : de plus, les amandes doivent être rôties, concassées, & broyées avec du sucre, dont nous savons qu'il n'est pas mieux pourvu que de feu : on y ajoute d'ordinaire, pour en relever le goût, diverses épices, comme du cardamome, de la

vanille, des clous de girofle ; superfluités dont la privation n'est rien pour lui, en comparaison du manque de feu.

Enfin, il arriva près d'un grand arbre, qu'il ne connoissoit pas mieux que le précédent. Le fruit en étoit aussi gros que celui du cocotier ; mais il n'avoit ni coquilles ni enveloppes ; tout en étoit mangeable & d'un goût exquis. Cet arbre avoit une tout autre forme que le cocotier : il ne consistoit pas comme celui-ci, en une tige qui s'éleve toute, & se termine par une couronne de feuilles épaisses ; mais il avoit des branches & des feuilles pareilles à celles de nos arbres fruitiers. Il apprit dans la suite que c'étoit l'arbre à pain ; ainsi nommé, parce que son fruit, soit tel qu'on le cueille, soit principalement broyé & réduit en pâte, tient lieu de pain aux sauvages.

Il remarqua que la tige de cet arbre, par une suite de l'âge, étoit déjà un peu creusée d'un côté ; il le jugea d'abord convenable pour l'esquif qu'il méditoit, si seulement il pouvoit parvenir à l'abattre & à le creuser suffisamment. Mais couper un arbre de cette utilité, dans l'incertitude s'il réussiroit jamais à en faire un canot ! — Cette pensée l'effraya : après avoir balancé long-tems le pour & le contre, il observa soigneusement l'endroit, pour le retrouver, & se retira sans avoir rien décidé à cet égard.

Il trouva , chemin faisant , ce qu'il désiroit depuis long-tems : c'étoit un nid de perroquets. Cette trouvaille lui fit beaucoup de plaisir : il s'en approche sans bruit ; il tend le bras pour mettre la main sur le nid ; les jeunes perroquets , déjà forts & couverts de plumes , prennent leur vol & lui échappent ; un seul plus lent que les autres , reste entre ses mains : il se hâte de regagner sa demeure , plus content que s'il eût trouvé un trésor.

D I D I E R.

Mais qu'espéroit-il donc tant d'un perroquet ?

L E P E R E.

Il espéroit lui apprendre à prononcer quelques paroles , pour se procurer la satisfaction d'entendre une voix imitatrice de l'homme. Pour nous qui vivons dans la société , qui jouissons tous les jours du bonheur de voir des hommes , de les entendre , de converser avec eux , nous trouvons certainement bien frivole cette satisfaction que *Robinson* se promettoit du jargon d'un perroquet : mais si nous savons nous placer dans les mêmes circonstances que lui , nous comprendrons que ce qui , dans notre état actuel ne nous paroît qu'une ombre de plaisir , doit procurer une satisfaction réelle au solitaire *Robinson*.

Arrivé chez lui , il fabriqua , du mieux qu'il pût , une cage , y logea son nouvel hôte , la posa à côté de son grabat , & se coucha avec une joie pareille

à celle d'un homme qui viendrait d'acquérir un ami.

## TREIZIEME SOIRÉE.

LE PÈRE.

**J**E vous ai rassemblés ce soir plus-tôt qu'à l'ordinaire , parce que je crois devoir tenir conseil avec vous , mes chers Enfans , avant de continuer mon récit.

T O U S.

Nous voici tous rangés auprès de notre cher Père. Sur quel sujet devons-nous donc délibérer ?

LE PÈRE.

Sur une question qui a roulé toute la nuit dans l'esprit de *Robinson*, & qui ne lui a pas permis de fermer l'œil un instant.

T O U S.

Qu'est-ce que ce pouvoit être ?

LE PÈRE.

Le voici : abattra-t-il ou laissera-t-il sur pied cet arbre à pain qu'il a vu la veille , dans l'incertitude de réussir à en faire une chaloupe ?

J E A N.

Je me serois bien gardé d'y toucher.

D I D I E R.

Et moi je l'aurois abattu.